

Les théories hétérodoxes ont-elles quelque chose en commun ? Un point de vue post-keynésien *

Marc Lavoie **

Département de science économique,
Université d'Ottawa

Cet article tente de remettre l'idée fréquemment avancée que les divers courants hétérodoxes en économie n'ont de commun que leur critique de la théorie dominante (néoclassique). L'auteur montre au contraire que les approches hétérodoxes partagent des éléments analytiques fondamentaux. L'accent est mis sur la comparaison des conceptions régulationnistes et marxistes contemporaines et les conceptions des économistes post-keynésiens, notamment celles des kaleckiens et des straffiens. L'auteur traite de quatre grands domaines : la question de la rationalité (où le principe de l'ajustement semble accepté par un grand nombre d'hétérodoxes), la théorie des prix (avec une théorie du coût complet s'ajustant à long terme), la théorie de la

* Cet article reprend le texte d'une conférence prononcée le 14 décembre 2004 dans le cadre du séminaire *Hétérodoxies du Maitrise*, à l'Université Paris 1, et il en a donc conservé le ton d'un exposé oral, pour le meilleur ou pour le pire. Je remercie Bruno Tinel et Liém Hoang-Ngoc de m'y avoir invité. Je remercie aussi les deux rapporteurs anonymes de la revue pour leurs commentaires très constructifs, même si je n'ai pas toujours pu les mettre en œuvre, les suggestions de l'un allant parfois dans le sens contraire des suggestions de l'autre. Pour les lecteurs qui maîtriseraient mal le français, des versions légèrement différentes du texte vont être traduites en espagnol (dans la revue colombienne *Lecturas de Economía*) et en anglais (dans la revue allemande *Intervention*). Finalement, je tiens à remercier le Center for Full Employment and Price Stability de l'Université du Missouri à Kansas City pour son soutien financier.

** marc.lavoie@uottawa.ca

croissance (avec le modèle kaleckien qui est assez souple pour accommoder toutes les tendances), et enfin la théorie monétaire (dont l'intégration à l'économie réelle, par l'intermédiaire des marchés financiers, semble enfin se réaliser, par tous les courants à la fois). L'auteur conclut que les courants hétérodoxes ont chacun profité de leur influence réciproque au cours des vingt dernières années et ce, malgré une hyper-spécialisation rampante.

The paper questions the oft-made assertion that non-orthodox schools of thought in economics have only one thing in common - their rejection of mainstream (neoclassical) economics. The author shows by contrast that heterodox currents share some fundamental analytical insights. The paper focuses on a comparison of modern Marxist conceptions with those of post-Keynesian economists, including the works of Kaleckians and Sraffians. This is shown by examining four fields: the issue of rationality (where the adjustment principle is explicitly accepted by important heterodox authors), price theory (with cost-plus pricing combined to some long-run adjustment), growth theory (where the Kaleckian model has been adopted by authors from all schools), and finally monetary theory (where authors from all backgrounds are successfully integrating real and monetary analysis by taking into account financial markets). The author concludes that mutual feedback between the various heterodox currents have been beneficial to all, despite an unavoidable hyper-specialization.

INTRODUCTION

Il est de mise d'affirmer que les économistes hétérodoxes n'ont en commun que leur rejet de la théorie néoclassique ou de la théorie dominante. Il en irait de même pour l'une des composantes de l'économie hétérodoxe, les économistes post-keynésiens. Cette perception négative de l'hétérodoxie est-elle vraiment justifiée ? Les nombreuses écoles de pensée hétérodoxes en économie ont-elles quelque chose en commun ? Si oui, qu'est-ce qui relie les économistes marxistes, les sraffiens (ou sraffians, ou encore néo-ricardiens), les structuralistes (du développement), les institutionnalistes, les régulationnistes, les économistes humanistes ou sociaux, les anti-utilitaristes, les behavioristes, les économistes des conventions, les schumpétériens (ou évolutionnistes), les circuitistes, les économistes féministes, et bien d'autres.

Quels sont les éléments qu'ont en commun les différentes composantes de l'école post-keynésienne : les fondamentalistes, les kaleckiens ou les sraffiens ?

Les écoles hétérodoxes subissent l'influence de deux forces opposées. D'une part elles sont sujettes à l'éclatement généralisé des sciences et de la science économique en particulier, chaque école ayant tendance à se spécialiser dans l'étude de questions particulières et à vouloir se distinguer des autres. Ces diverses hétérodoxies sont rivales, tout en étant complémentaires, chacune ciblant ses analyses sur un aspect particulier de l'économie. Cette tendance à l'éclatement est renforcée par le comportement particulier de certains chercheurs qui tiennent à tout prix à différencier leur produit ou qui tiennent très fortement à la validité exclusive de leurs idées. De plus, comme le souligne Andreff (1996), les auteurs hétérodoxes ont tendance à pratiquer l'agnosticisme scientifique qui les encourage à contester quelque proposition que ce soit, surtout celles d'écoles rivales, ce qui rend un projet fédérateur difficile à concevoir.

Mais il existe également une contre-tendance, due peut-être à une situation de minorités en péril, qui incite certains chercheurs d'hétérodoxies différentes à prôner des interactions et à effectuer des rapprochements. Ceci est particulièrement évident dans le cas des post-keynésiens et des radicaux (marxistes) américains, en macroéconomie et en économie monétaire. De fait, une organisation regroupe toutes les hétérodoxies et leurs institutions ou revues, l'*International Confederation of Associations for Pluralism in Economics* (ICAPE). L'existence d'un séminaire *Hétérodoxies* au MATTISSE (Université Paris 1) est peut-être aussi le symbole de la nécessité de tels rapprochements. Steve Fleetwood, de l'Institute for Advanced Studies de l'Université de Lancaster en Angleterre, vient aussi de proposer un ambitieux programme de concertation entre économistes hétérodoxes.

Quant à moi, j'ai toujours cru que les économistes hétérodoxes s'entendaient sur la méthode et un certain nombre d'idées fondamentales, même si sur des questions bien précises ils pouvaient avoir des opinions bien tranchées et très divergentes. Il me semble que c'est le lot de tous les économistes, y compris celui des économistes néoclassiques. Il est normal que deux individus, bien qu'ils partagent une même méthode ou une même vision globale, s'opposent sur certaines questions. Mais la différenciation exacerbée de son produit intellectuel ne mène nulle part. C'est dans les nombres que se trouve la force, même si les coalitions manquent de cohérence ou de cohésion. La critique, nécessité absolue en science et en économie, ne doit jamais nous

faire oublier que les auteurs hétérodoxes ont davantage en commun avec les autres hétérodoxes qu'avec la très grande majorité des auteurs néoclassiques. Les querelles de chapelle, exacerbées parfois par des querelles de personnalités, ne mèneront jamais à rien, et sont extrêmement destructrices pour le mouvement de l'économie hétérodoxe. Elles empêchent le développement d'institutions et d'organisations qui permettraient le regroupement et le renforcement de chercheurs ou de groupes de recherche isolés. Il faut faire preuve d'un certain détachement face aux idées que nous proposons et que nous défendons, et reconnaître l'intérêt de travaux qui adoptent une démarche ou une formalisation différentes de celles que nous aurions nous-mêmes préférées.

Pour contrer la possibilité d'une cohérence et d'une synergie entre écoles de pensée hétérodoxes, certains de mes collègues se rabattent sur les écrits des pères fondateurs pour prétendre que, par exemple, l'école kaleckienne est incompatible avec l'école straffienne, l'école fondamentaliste ou l'école régulationniste, en arguant que tel ou tel écrit de Keynes, Kalecki, Marx ou Straffa est contraire aux idées exprimées par l'un ou l'autre de ces pères fondateurs. Aussi intéressants que soient les écrits de ces messieurs, ce qui est pertinent c'est l'usage que nous en faisons aujourd'hui. La question qui se pose n'est pas de savoir si Keynes supporterait ou non les écrits de Marx ; il s'agit plutôt de se demander si les écrits des post-keynésiens ou des marxistes contemporains ont une certaine cohérence.

Cet essai a pour objectif de contrer la tendance qui tend à isoler chaque école ou regroupement de chercheurs de l'ensemble des autres chercheurs de tendance similaire. L'exemple le plus frappant d'un tel comportement se retrouve dans le récent article de Paul Davidson (2003-04), l'éditeur du *Journal of Post Keynesian Economics* (JPKE), et par conséquent l'un des chefs de file de l'école post-keynésienne¹. Davidson y fait la recension de l'histoire de la théorie post-keynésienne telle que rédigée par John King (2002), un keynésien devenu marxiste puis enfin post-keynésien. Davidson reproche à King d'avoir utilisé une définition erronée du terme « post-keynésien ». Pourtant King (2002) utilise dans son livre, mais sans le dire, les définitions suggérées par Davidson (1972) lui-même : le terme « post-keynésien »

était alors utilisé dans un sens assez large et englobait autant les contributions de post-keynésiens américains à la Davidson et Weintraub que les auteurs italo-cambridgiens, les auteurs marxistes keynésiens (comme Galbraith ou Sweezy), ou certains économistes d'obédience néoclassique, mais proches de Keynes, comme Tobin et Hicks (auxquels on pourrait peut-être ajouter Stiglitz aujourd'hui ?). Ceci était approximativement aussi la définition utilisée par Hamouda et Harcourt (1988) selon lesquels l'école post-keynésienne se divisait en trois grands groupes : les néo-ricardiens (les straffiens), les kaleckiens et les marxalliens (les keynésiens fondamentalistes). Selon Davidson (2003-04), cette définition large est erronée : les seuls véritables « post-keynésiens » sont les keynésiens fondamentalistes, selon l'expression même de Davidson, c'est-à-dire ceux dont l'analyse repose sur la structure théorique élaborée par Keynes dans la *Théorie générale*, donc son analyse marxallienne avec ses fonctions d'offre et de demande globales, sa théorie monétaire de l'intérêt, son explication du chômage fondée sur la liquidité et les caractéristiques de la monnaie, et enfin sa notion de l'incertitude.

Davidson en conclut que kaleckiens et straffiens doivent être exclus de l'école post-keynésienne ainsi restreinte. Ceci amène aussi Davidson à excommunier ceux que d'anciens considéreraient comme des piliers de l'école post-keynésienne, ses compatriotes Hyman Minsky et Alfred Eichner (tous deux considérés comme des *nouveaux keynésiens* déguisés). En définitive, outre quelques fervents partisans moins pressigieux, Davidson ne reconnaît parmi les siens qu'un minimum d'auteurs : Sidney Weintraub (son ancien maître), Basil Moore (un ami de longue date), Anthony Thirlwall (qui ressemble physiquement à Keynes), et Nicholas Kaldor (qui a pourtant souvent évoqué les limites de la *Théorie générale* 1). Tous les autres sont omis ou expulsés, y compris le plus connu de ses anciens élèves, Jan Kregel. Il me semble que ce type de comportement, ou de stratégie, axé sur le sectarisme, est voué à l'échec. Il faut faire autre chose.

A l'origine du présent texte se trouve ma conviction que les économies hétérodoxes partagent de nombreuses constructions théoriques et épistémologiques, et qu'elles vont bien au-delà de la critique de l'économie dominante. Il n'est nul besoin de chercher à imiter ou concurrencer les économistes néoclassiques sur leur terrain ; les économistes hétérodoxes possèdent leur propre terrain, leurs propres règles. Le futur de l'économie hétérodoxe passe par le développement de ses propres sujets d'analyse et de ses outils d'analyse privilégiés. L'apport négatif des hétérodoxes vis-à-vis l'économie dominante, en particulier

¹ Cet article a suscité trois commentaires, de King, Sheila Dow et moi-même, avec une réplique de Davidson, dans le numéro du printemps 2005 du JPKE. Ces questions avaient déjà donné lieu à débat, avec des articles de Peter Krusler et Julio López Calzardo et la réplique de Davidson dans le numéro d'été 2002.

la critique des hypothèses ou des méthodes utilisées par les théoriciens néoclassiques, est quelque chose de nécessaire et d'important, mais l'hétérodoxie ne peut se permettre de consacrer l'essentiel de ses ressources humaines, resreintes en nombre par rapport à la majorité néoclassique, dans la critique de théories qui lui sont étrangères ou dans l'étude de l'histoire de la pensée économique. Il faut qu'un nombre toujours grandissant d'économistes hétérodoxes contribuent de façon positive au développement de théories hétérodoxes, à l'accumulation de faits historiques ou statistiques qui seraient utiles au développement de ces théories alternatives, à la mise sur pied de tests économétriques qui permettent d'étayer ces théories et d'en améliorer la rhétorique, et finalement à l'élaboration de versions simplifiées de ces théories qui permettent de les transformer en outils pédagogiques. C'est en combinant ce vide que la nature abhorre que l'hétérodoxie va inciter davantage de jeunes chercheurs à adopter ses visions et ses théories et à les enseigner dans leurs cours.

Dans ce qui suit je vais tenter d'établir des liens entre les diverses écoles hétérodoxes, tout particulièrement celles qui s'intéressent à la macroéconomie. Aux post-keynésiens, je vais donc comparer des représentants de l'école de la régulation, et aussi ceux de l'école dite classique, ou marxiste, représentés notamment par les travaux de Duménil et Lévy. Je pense pouvoir démontrer que tous ces travaux ont de nombreux points en commun, même si les conclusions sont parfois divergentes.

Je ne saurais passer en revue le contenu des écrits de toutes les écoles de pensée hétérodoxes. Ce serait une tâche impossible. En outre, je ne saurais traiter de tous les champs de spécialisation. Pour illustrer ma thèse, je vais aborder quatre thèmes : la rationalité, la théorie des prix, la théorie de la croissance, et enfin l'intégration du réel et du monétaire.

I. — LA RATIONALITÉ

J'ai déjà prétendu, en tentant de le justifier, que les économistes hétérodoxes et les économistes néoclassiques se distinguaient à partir de quatre couples de présupposés : réalisme contre instrumentalisme ; organicisme contre individualisme méthodologique, production contre échange, rationalité procédurale contre rationalité absolue (Lavoie 1992, 1992b). Je pense encore que cette façon de voir est utile, à la condition de ne pas prendre ces démarcations au pied de la lettre, et

que de nombreux hétérodoxes adhèrent aux quatre présupposés identifiés². J'y ai, depuis, ajouté un cinquième couple, un couple politique, qui distingue ceux qui croient aux vertus indéfectibles du libre marché et ceux qui favorisent la réglementation et l'intervention de l'État (Lavoie 2004, p. 15).

Je ne veux pas trop m'étendre sur ces questions méthodologiques, car si j'étais à l'aise lors des premiers débats dans les années 1980, les discussions entre méthodologues m'apparaissent de plus en plus hermétiques, et mes positions là-dessus doivent apparaître bien rudimentaires aux spécialistes³. Je voudrais néanmoins aborder le présupposé de la rationalité. Mes discussions avec de nombreux collègues hétérodoxes m'ont convaincu que c'était là un point de différenciation fondamentale entre économistes hétérodoxes et néoclassiques. D'aucuns pourraient dire qu'il ne s'agit là que d'un exemple du couple « réalisme/instrumentalisme ». C'est peut-être le cas, mais discutons néanmoins du présupposé de la rationalité. Chez les néoclassiques, la rationalité est absolue : les agents ont toute l'information, ou ils ont le moyen de l'acquérir, ou ils disposent des données permettant de calculer le montant d'information optimale qu'il leur faut acquérir. Au surplus, les agents néoclassiques ont les moyens de traiter toute l'information dont ils disposent. On ne discute pas même ici de la question des anticipations rationnelles, où les agents, en sus des informations dont ils disposent, savent aussi parfaitement comment fonctionne l'économie, tous les agents disposant du même modèle ou du même prototype permettant de comprendre l'économie.

Il est clair que les post-keynésiens rejettent un tel modèle de la rationalité ; soit, comme le dirait Herbert Simon, parce que les agents sont dans l'impossibilité de traiter toute l'information (imparfaite) qu'ils auraient réussi à acquérir (l'incertitude épistémique); ou alors parce que le monde est non ergodique, les agents nageant en pleine

² C'est sûrement le cas des post-keynésiens, comme on peut le voir à la lecture de Setterfield (2003), et je crois que ce serait le cas de Duménil et Lévy (1996). Dans leur chapitre sur la théorie microéconomique dominante (chapitre 9), les mots « réalisme » ou « irréaliste » apparaissent à de nombreuses reprises. Ils reprochent aussi au modèle de production néowalrasien de n'être qu'une extension du modèle d'échange pur, et ils font appel à une rationalité procédurale fondée sur l'ajustement aux déséquilibres constatés, comme on le verra plus loin. Finalement, il est clair qu'ils font appel à une analyse de classe, compatible avec la notion d'organicisme.

³ La question du réalisme a fait l'objet de nombreux débats récemment, notamment sous l'impulsion de Tony Lawson (1997) et de son approche par le réalisme critique ou transcendantal. Si je me fie aux nombreuses définitions du « réalisme » de Mäki (1993), je serais un partisan du « *realistness* » et non du « réalisme » proprement dit.

incertitude radicale, comme le diraient Keynes, Shackle ou Davidson, puisque les états de la nature sont incertains (l'incertitude ontologique), le monde n'étant qu'un système ouvert dépendant du libre choix des agents, sujet de plus à des effets d'aile de papillon. De nombreux travaux, par des économistes keynésiens, mettent de l'avant cette incertitude radicale et la rationalité raisonnable qui y est associée. D'autres travaux, notamment par ceux qui s'intéressent à la théorie du consommateur, font ressortir une rationalité procédurale ou écologique, basée sur des choix non compensatoires, qui a pour but de prendre des décisions rapidement, sur la base d'un nombre limité de critères, sans avoir à opérer constamment de savants calculs de substitution.

Mais qu'en est-il des autres économistes hétérodoxes ? Alors qu'on m'avait demandé de rédiger un texte sur une théorie du consommateur qui serait le fondement d'une théorie de l'économie forestière soutenable, j'ai récemment découvert que les économistes hétérodoxes dans le champ de l'environnement (les partisans de l'*ecological economics*) proposent depuis une vingtaine d'années des modèles de comportement du consommateur qui sont très similaires à ceux proposés par quelques économistes d'inspiration post-keynésienne, qui eux-mêmes s'abreuyaient aux travaux de Galbraith et de Georgescu-Roegen, ces théories reposant pour l'essentiel sur des choix non compensatoires, qui ne peuvent être représentés par les fonctions d'utilité néoclassiques habituelles, et qui permettent d'expliquer les paradoxes observés lors des études d'évaluation contingentes de certains projets environnementaux (Gowdy et Mayumi 2001)⁴.

Il existe également un texte de Duménil et Lévy (1995), tout à fait éclairant, qui illustre bien à mon avis le fait que la rationalité procédurale constitue effectivement un présupposé commun aux économistes hétérodoxes. Lors du débat portant sur leur livre de 1993 (la version française est de 1996), Duménil et Lévy défendent avec acharnement ce qu'ils appellent le *principe de l'ajustement* face au principe néoclassique de l'optimisation sous contrainte avec anticipations rationnelles. Ce principe de l'ajustement est une modélisation spécifique de la rationalité procédurale de Simon. Duménil et Lévy (1995, p. 369) mettent de l'avant le fait que les agents sont « *décentralisés, en déséquilibre, possédant une information limitée, ne connaissant ni le vrai*

modèle de l'économie, ni les lois de distribution des variables aléatoires, ni les caractéristiques des autres agents, dans un environnement en perpétuelle mutation et largement imprévisible, c'est-à-dire placés dans une situation d'"incertitude radicale" ». Aucun post-keynésien n'aurait pu mieux le dire !

Les propos de Duménil et Lévy ont d'autant plus d'échos chez moi qu'ils reflètent tout à fait la vision d'un post-keynésien qui s'est acharné à décrire l'*évolution* d'une économie, plutôt que des propositions de statique comparative – je parle de Wynne Godley avec qui j'ai eu la chance de collaborer. Pour Godley, comme pour Duménil et Lévy (1995, p. 372), « l'ajustement concerne tous les comportements (...). Il peut servir à décrire le comportement d'un individu (...) il s'applique à une institution, telle l'entreprise. On peut l'étendre au système bancaire et au système complet qui gouverne la politique monétaire ». C'est aussi, à un niveau autre, un principe qu'incorpore la théorie de la régulation : si un système ne marche plus, on va tenter d'en proposer un autre. Pour Godley, le principe d'ajustement se fait principalement en direction d'une norme de ratio, généralement un ratio de stock-flux, que se donnent les ménages, la banque ou l'entreprise, notamment en matière de stocks d'inventaires de produits invendus. On pourrait ajouter à ces modèles une norme de stock-flux (dette/PIB) que se donnerait l'État.

J'ai déjà prétendu que les règles de comportement (*rules of thumb*) ou les routines que se donnaient les agents ou les institutions n'avaient rien de *ad hoc* (Lavoie 1992, p. 61). Duménil et Lévy renforcent cette affirmation en posant la question : qu'est-ce qui est le plus *ad hoc* : postuler que les marchés s'ajustent toujours ou postuler que les entreprises réduisent leur production quand elles constatent que leurs inventaires ou leurs ventes diminuent ?⁵ Duménil et Lévy proposent une dynamique du déséquilibre et une rationalité procédurale qui s'inscrivent tout à fait dans la mouvance post-keynésienne.

⁴ De fait, je viens aussi de découvrir que certains partisans de l'économie écologique revendiquent l'utilisation de prix *split* pour évaluer correctement les prix qui devraient être facturés aux compagnies utilisant des ressources renouvelables.

⁵ Amable *et al.* (1995) inversent aussi la critique en « *ad hocité* » que les économistes néoclassiques se plaisent à servir à leurs confrères hétérodoxes, montrant que l'irréalisme de leurs fondements microéconomiques a contraint les théoriciens néoclassiques à introduire de nombreux éléments *ad hoc* afin de préserver un semblant de fécondité à leur programme de recherche.

II. — LA THÉORIE DES PRIX

Prix de production et coût complet

Puisque nous sommes plongés dans la microéconomie, autant y rester encore un peu. L'un des sujets les plus controversés en économie hétérodoxe est évidemment la théorie des prix. Ici Duménil et Lévy font bon ménage avec les straffiens puisqu'ils adoptent essentiellement l'idée des prix de production straffiens ou classiques, mettant de côté la théorie de la valeur-travail, tout comme l'ont fait les régulationnistes. L'avantage de Duménil et Lévy, par rapport aux premiers straffiens du moins, c'est qu'ils ne postulent pas l'existence de ces prix de longue période, mais qu'au contraire ils démontrent, *sous certaines conditions*, que des prix fixés de façon aléatoire vont éventuellement converger vers ces prix de production. C'est le fameux problème de la gravitation ou de la convergence vers les prix de production, problème qui a donné des maux de tête à bien des économistes français, autrement plus compétents que moi sur cette question.

Le problème de la gravitation a mené à la création de plusieurs modèles, notamment les modèles de dualité croisée, qu'on définira plus loin. Une variante de cette dualité croisée, utilisée par quelques auteurs hétérodoxes surtout français, est basée sur l'hypothèse que les prix de courte période, les prix de marché, sont tellement flexibles qu'ils permettent d'apurer temporairement les marchés. Cette variante est, je crois, abandonnée aujourd'hui, car elle reflète mal la façon dont les entreprises se doivent de fixer les prix en temps réel. Il existe maintenant un consensus, entre économistes hétérodoxes intéressés par cette question, pour dire que ces modèles ne reflètent pas adéquatement les marchés industriels et les marchés de service. C'est cette variante qui se rapprochait le plus de l'approche walrasienne et que Duménil et Lévy (1990a), dans leur *addendum* de la conférence de Sienna de 1990, récusent sans ambiguïté.

Il ne reste donc que des modèles de gravitation à se distinguer de la théorie néoclassique. Dans leur *addendum*, Duménil et Lévy (1990a) considèrent qu'il existe deux types de modèles de convergence qu'ils opposent clairement un à l'autre. Il y aurait deux mécanismes possibles de fixation des prix : celui évoqué par les post-keynésiens et par Boggio (1980, 1992), reposant sur une théorie du *cost-plus*, dont la version la plus simple est celle du *markup* sur les coûts unitaires variables (à la Kalecki) et la version la plus avancée celle de la théorie du coût complet sur la base du taux de rendement cible (Lanzillotti 1958). Le second mécanisme de fixation des prix est celui défendu par Duménil

et Lévy et les économistes marxistes en général, selon lesquels les prix évoluent en fonction des déséquilibres (de quantités) entre offre et demande de produits. Ce second mécanisme est celui de la dynamique de *dualité croisée*, évoquée plus haut, puisque les divergences entre taux de profit (normaux ou réalisés), donc de « prix », entraînent de leur côté des fluctuations de la production ou des capacités de production, les « quantités ».

Aussi surprenant que ceci puisse paraître, la position des straffiens contemporains se rapprochent passablement de celle des kaleckiens. Autrefois, sur la base des écrits des straffiens *dominants*, tels que Garagnani (1985) ou Eatwell et Milgate (1983), on associait les prix de production avec les états d'équilibre quasi stationnaire, l'équilibre de long terme classique ou équilibre normal, avec des taux d'utilisation normaux de la capacité. La position pleinement ajustée, selon Vanello (1985), c'est cette interprétation, qui fait de l'output normal (à taux d'utilisation normal) un centre de gravitation de longue période, qui ne serait pas influencé par les fluctuations cycliques, que Roncaglia (1995) et Arena (1992, p. 600) se sont employés depuis longtemps à contester.

En accord avec ces derniers, les straffiens contemporains prétendent maintenant que les entreprises peuvent fixer des prix de production, sur la base d'un taux de profit normal, même quand les taux d'utilisation réalisés des capacités diffèrent de leur niveau normal. Les prix de production, selon les straffiens, ne sont pas nécessairement associés à une situation d'équilibre de long terme classique, à un output réalisé normal, ou à un état stationnaire. Autrement dit, pour un straffien, il n'est pas impossible de concevoir une économie où le taux de profit réalisé est différent du taux de profit uniforme normal, car les prix sont fixés sur la base du taux d'utilisation normal de la capacité, et non sur la base du taux d'utilisation courant. C'est certainement le point de vue de Ciccone (1986) et de Palumbo et Trezzini (2003). Comme le dit bien Roncaglia (1995, p. 115), « les entreprises considèrent comme coûts unitaires, dans leur estimation de la situation, la somme des coûts variables et fixes unitaires, calculés non pas sur la base des niveaux d'output courants, mais selon un taux "normal" d'utilisation de la capacité ». Les kaleckiens, inspirés de Kalecki, Means, Andrews (1949) ou Eichner, notamment ceux qui s'inspirent des théories de formation des prix fondés sur le coût complet, avancent très précisément le même argument.

Il existe également un rapprochement entre les théories post-keynésiennes et les nouveaux modèles de dualité croisée. Ces nouveaux

modèles de convergence ajoutent à la dualité croisée classique des ajustements directs quantités sur quantités, ou d'autres ajustements non linéaires (les variations des déséquilibres observés ou la somme-tion des déséquilibres observés). Tout ceci rapproche ces modèles des préoccupations keynésiennes ou post-keynésiennes, d'autant plus que certains de ces modèles incorporent des caractéristiques de la fixation des prix par le *cost-plus* puisque c'est le *markup* sur les coûts qui est la cible du changement du côté des prix. On n'est donc plus très loin du modèle de coût complet de Boggio (1986), qui est le principal défenseur des modèles de convergence de *cost-plus*, puisque, dans son modèle, les déséquilibres observés mènent à des variations progressives du *markup*, grâce à la modification du taux de rendement cible de la branche visée, ce taux de rendement étant lui-même un déterminant du *markup*.

Il me semble donc que la convergence d'opinion est proche sur cette question. Quant à moi, étant donné tout ce que nous savons sur la façon dont les entreprises fixent les prix dans le court terme (Lanzilotti 1958, Lee 1998), il me semble difficile de nier que ces prix sont fixés selon la procédure du *cost-plus*⁶. Les fluctuations du prix des inputs ou de la main-d'œuvre influencent directement le niveau des prix, dans la période courante ou dans la période ultérieure, comme c'est le cas dans les travaux de Godley (Couits, Godley et Nordhaus (1978)).

La question en suspens reste la détermination du taux de rendement cible, ou du taux de profit normal, qui contribue à fixer le *markup* sur les coûts premiers unitaires. Ce taux va-t-il dépendre des conditions affectant uniquement la branche en question, ou va-t-il dépendre du taux de profit réalisé ailleurs, ou encore du taux de profit d'équilibre ? Pour des raisons de réalisme, notamment les difficultés à obtenir l'information requise, il me semble que la dernière possibilité doit être omise tandis que la seconde possibilité est douteuse, sauf si l'on considère que la concurrence se fait à l'intérieur des holdings et des conglomerats, et que ceux-ci opèrent dans un grand nombre de branches. Comme le dit Boggio (1980, p. 26), « les informations dont disposent les entreprises individuelles concernant les taux de profit *ex post* prévalant dans le reste de l'économie sont tellement limitées et impar-

faites que leur estimation doit être considérée comme étant grandement indépendante de leurs véritables valeurs ». Les récents scandales financiers, par exemple les débâcles des Enron et Worldcom, et les nombreux autres exemples similaires bien que de moins grande envergure, observés partout dans le monde, démontrent qu'il est difficile d'évaluer correctement la rentabilité d'une entreprise ou d'une industrie. À mon avis, l'entrée et la sortie des capitaux ont davantage à voir avec le taux de croissance des ventes du secteur, variable éminemment observable qui peut agir comme approximation du taux de profit possible dans le secteur en question.

Il est remarquable de constater que, tandis que Duménil et Lévy (1990a) semblent très critiques face à l'approche par le *cost-plus*, ils adoptent une attitude beaucoup plus conciliante dans Duménil et Lévy (1999, p. 689) où, bien que leurs équations reflètent le mécanisme de fixation des prix habituel chez les classiques, ils écrivent : « dans l'équation (1), les prix ne dépendent pas des coûts de production (en conséquence, les variations de coûts n'ont aucun impact sur les prix). Un modèle alternatif, et peut-être une meilleure alternative, serait un modèle de *markup* où le *markup* s'ajusterait plutôt que le prix. Nous utilisons l'équation (1) pour simplifier ». Ainsi, au moins à court terme, les procédures de *cost-plus* sembleraient acceptables à tous. Chaque école a cependant son propre modèle d'ajustement à long terme. Mais en définitive, il ne s'agit que de divergences dans la formalisation exacte du problème. Duménil et Lévy (1996, p. 99) comme les post-keynésiens admettent que les prix à court terme sont essentiellement fixes, qu'ils ne sont pas des prix d'équilibre puisqu'ils n'ont pas pour objet d'égaliser l'offre et la demande courante, et que les ajustements à court terme se font essentiellement par les quantités, en variant la production pour l'adapter à la demande, et par les fluctuations involontaires des stocks d'inventaires.

Coût complet et keynésiens fondamentalistes

Une autre source de tension, du moins s'il faut en croire les survols de la théorie post-keynésienne, ce sont les fondements marxilliens des post-keynésiens américains, les keynésiens fondamentalistes à la Weintraub et Davidson. Il est vrai que les courbes d'offre agrégée de ceux-ci, et de leurs continuateurs, semblent refléter des conditions de rendements décroissants que les kateckiens identifient à quelques industries très précises ou à des conditions sortant de l'ordinaire. Pourtant, la lecture du chapitre 3 de Davidson (1972), qui est son travail le

⁶ Comme le montrent Downward et Lee (2001), les enquêtes récemment menées par Alan Blinder à propos de la fixation des prix par les entreprises américaines supportent le point de vue post-keynésien. Des enquêtes identiques, avec des résultats similaires, ont par la suite été menées par plusieurs banques centrales, y compris la Banque du Canada et la Banque de Suède.

plus achevé, montre que sous bien des rapports Marshall est plus proche des auteurs prônant les procédures de prix par le *cost-plus* que des néoclassiques. Dans ce chapitre Davidson se réfère au profit normal de Marshall, qu'il associe au profit normal du *Treatise* de Keynes et au taux de rendement cible à taux d'utilisation normal des post-keynésiens cambridgiens, adoptant cette théorie de la formation des prix avec enthousiasme.

Une autre caractéristique de Davidson (1972, p. 34) dans ce chapitre, est sa référence au fait que le profit normal du *Treatise* est déterminé par le taux d'intérêt courant sur les prêts, augmenté d'une prime de risque, idée que l'on retrouve aussi très brièvement évoquée dans la *Théorie générale*, comme l'a montré Renaud du Terre dans sa thèse. On a là précisément la théorie straffienne contemporaine du taux de profit normal, telle que défendue par des auteurs comme Garegnani (1978), Panico (1985) et Pivetti (1985). Cette idée avait aussi été avancée par Joan Robinson (1952), avant qu'elle ne se récuse en 1979 afin de critiquer Garegnani qui avait eu l'audace de proposer la même idée. Pourtant, cette conception du taux de profit normal dépendant du taux d'intérêt permet de conjuguer, sans les confondre, les aspects réels et monétaires ou financiers de l'économie. On retrouve aussi cette notion de marge de profit dépendante du taux d'intérêt (réel) chez Godley (1999), car les entreprises doivent pouvoir couvrir le coût financier de détention des inventaires. L'avantage d'une théorie en termes de *cost-plus* c'est qu'elle permet d'incorporer tous ces facteurs.

Pour conclure sur cette question, je voudrais revenir sur la notion de valeur travail. Pour certains marxistes, c'est encore un point incontournable. Mais alors ces marxistes pourraient se consoler en se contentant du modèle du straffien-keynésien Luigi Pasinetti (1981), car Pasinetti démontre justement que la théorie de la valeur travail, si on l'interprète de façon adéquate, est une bonne estimation de la valeur des choses. Dans le modèle de Pasinetti, pourvu que le taux de profit d'un secteur verticalement intégré soit précisément égal au taux de croissance de ce secteur, le prix d'un bien de consommation sera très exactement proportionnel à la somme du travail direct, indirect et hyper-indirect (le travail nécessaire pour accroître les capacités au taux de croissance de la demande). Le modèle de Pasinetti a quant à lui des liens étroits avec les théories de l'entreprise de Wood (1975) ou Eichner (1987), lesquels prétendent que le taux de rendement cible, ou la marge de profit, est proportionnelle au taux de croissance séculaire estimé par l'entreprise. Ainsi, même si chaque économiste hétérodoxe semble avoir sa propre théorie des prix, ces théories ont de nombreux

points communs, qui s'enchevêtrent les uns avec les autres. L'enchevêtrement de leurs différences ne saurait nous faire perdre de vue leurs ressemblances et leurs similarités. Ceci est particulièrement évident dans le cas de théories microéconomiques qui ont souvent été, à tort, mises en opposition, comme les théories de Kalecki et de Andrews et Brunner. Peut-être qu'un jour pourrions-nous en dire autant des débats sur les déterminants de l'évolution des taux de rendement cibles sectoriels.

III. — LE MODÈLE DE CROISSANCE KALECKIEN

Les modèles de convergence ne sont pas nécessairement uniquement des modèles de fixation des prix. Ils recouvrent également des fonctions d'investissement, et donc ils peuvent être en même temps des modèles de croissance, car, selon le point de vue classique, l'ajustement aux déséquilibres ou aux taux de profit réalisés excessifs ou déficients se fait par l'investissement ou le désinvestissement (l'entrée d'entreprises dans une branche ou leur sortie). Un modèle de croissance extrêmement souple est le modèle de croissance kaleckien, qui repose essentiellement sur trois équations : une équation de détermination des prix ; une équation d'investissement qui dépend essentiellement du taux d'utilisation des capacités, et une équation d'épargne. Des modifications à l'une ou l'autre de ces trois équations permettent de prendre en compte les multiples contributions de l'une ou l'autre des grandes écoles de pensée hétérodoxes, et aussi de prendre en compte l'évolution (la régulation ?) du capitalisme moderne. On y suppose une condition d'équilibre keynésienne, c'est-à-dire qu'on postule que la période de production est suffisamment longue pour permettre à la production de s'ajuster très exactement à la demande ⁷.

Le modèle de croissance kaleckien est un modèle de croissance tirée par la demande effective, mais on peut y ajouter toutes sortes de complications ou de restrictions. Ce modèle, présenté tout d'abord par Alfredo Del Monte (1975), ironiquement un Napolitain ne s'intéressant que marginalement à l'économie hétérodoxe, a été extrêmement utile, car il a permis de formaliser un très grand nombre de concepts et d'idées dans un cadre relativement simple. De plus, il a permis de cla-

⁷ Je soutiens par ailleurs que des modèles plus réalistes doivent au contraire considérer que production et ventes divergent le plus souvent et doivent donc prendre en compte les fluctuations des inventaires, étant là-dessus bien en accord avec Duménil et Lévy d'une part, et Godley d'autre part.

rifier certaines divergences entre théories post-keynésiennes et théories marxistes, tout en illustrant les points communs. Enfin, dans certains cas, le modèle a permis d'opérer une certaine synthèse, en montrant comment on pouvait passer d'une situation keynésienne (de courte période) à une situation classique (de longue période), comme le font Duménil et Lévy (1999). Le modèle peut être complexifié à souhait. Les variations autour du modèle sont quasi illimitées (voir notamment Dutt (1990) et Blecker (2002)). À mon avis, le modèle est extrêmement utile car il constitue une référence commune à toutes les écoles hétérodoxes en macroéconomie : les kaleckiens bien sûr, mais aussi les économistes circuitistes, raffiens, régulationnistes, marxistes (ou classiques).

Un retour sur la question du taux d'utilisation normal

Au prime abord, le modèle de croissance kaleckien ressemble au modèle de croissance post-keynésien des années 1950 et 1960, le modèle cambridgien. Mais cette ressemblance est illusoire. Les modèles de croissance à la Kaldor, Pasinetti et Robinson souffraient d'un défaut rédhibitoire, qui a été souligné par plusieurs auteurs, à commencer par Davidson (1972, pp. 124-5), et aussi Marglin (1984, p. 125) et Vianello (1985). D'un côté les cambridgiens prétendaient que les ajustements dans le court terme se faisaient essentiellement par les variations des taux d'utilisation de la capacité ; de l'autre côté, dans les modèles de croissance de ces auteurs, tout le poids de l'ajustement était supporté par les variations des marges de profit, en postulant l'existence de taux d'utilisation de la capacité égaux à leur valeur normale. Il n'était expliqué nulle part dans ces modèles comment pouvait se faire le passage du court terme, avec taux d'utilisation divergents par rapport à la normale, vers le long terme où, par définition, les taux d'utilisation étaient toujours revenus à leur niveau normal. Ces modèles ont donné lieu à des débats artificiels, que j'ai moi-même longuement résumés (Lavoie 1987), mais qui étaient d'un intérêt qui me semble aujourd'hui mitigé, même si certains de ces débats perdurent encore.

Dans le modèle de croissance kaleckien, au contraire des anciens modèles de croissance cambridgiens, il n'y a pas de schizophrénie entre courte et longue période. Les taux d'utilisation de la capacité sont endogènes aussi bien à court qu'à long terme. Si les taux d'utilisation reviennent à leurs niveaux normaux, il faut le démontrer à l'intérieur du cadre du modèle, et non en le postulant. Comme je l'ai dit plus haut, le modèle kaleckien est à la jonction des différents courants hétéro-

doxes en macroéconomie. La preuve en est que bien des contributions à la compréhension et à l'extension de ce modèle kaleckien proviennent d'économistes qui le plus souvent n'étaient pas à proprement parler des post-keynésiens, mais plutôt des marxistes ou des raffiens. De fait, Robert Rowthorn (1981), un marxiste, est celui qui a véritablement donné le coup d'envoi à cette modélisation, en incorporant notamment au modèle kaleckien la distinction entre cols bleus et cols blancs, la possibilité de progrès technique⁸, une part des profits endogène, et une discussion des conditions de stabilité du modèle. Simultanément, de façon tout aussi ironique, le modèle kaleckien était également développé au M.I.T par des étudiants de Lance Taylor, un structuraliste du développement, nommément Amitava Dutt et Edward Amadeo.

Les premiers modèles faisaient principalement ressortir l'existence de deux paradoxes, valables aussi bien à court et à long termes : le paradoxe de l'épargne, bien connu des keynésiens, et le paradoxe des coûts, selon lequel une hausse des coûts réels en salaire entraîne une hausse du taux de profit réalisé (à technique donnée) et une accélération de la croissance. Ces modèles permettaient donc de s'affranchir de la loi d'airain, selon laquelle une hausse du taux de croissance devait nécessairement s'accompagner, sauf progrès technique, d'une baisse du salaire réel. Sur ce point, kaleckiens et raffiens sont tout à fait en accord, puisque les raffiens contemporains rejettent cette loi d'airain dont on peut trouver l'origine dans *L'Accumulation du capital* de Joan Robinson et dans le modèle de prix de production raffien avec croissance équilibrée (Spaventa 1970).

Pour les raffiens contemporains⁹, la demande crée sa propre capacité productive et il n'existe pas de lien négatif obligatoire entre taux d'accumulation et salaire réel, justement en raison de la grande flexibilité des taux d'utilisation des capacités productives. Les raffiens modernes attachent donc une grande importance au principe de la demande effective, qu'ils considèrent pertinent autant à court qu'à long termes. La dichotomie établie par Carvalho (1984-85), selon laquelle les raffiens ne s'intéresseraient qu'aux questions de long terme, tan-

⁸ Les questions de l'apparition et de la répartition des fruits du progrès technique, proches des préoccupations des régulationnistes et des schumpétériens, peuvent être traitées dans le cadre d'un modèle de croissance kaleckien, comme le montrent les travaux de Rowthorn (1981), Kurz (1991) et You (1994).

⁹ Garegnani (1992) y compris, voir aussi Kurz (1994) et Garegnani et Palombo (1999).

dis que les autres post-keynésiens s'intéresseraient surtout aux questions de court terme est devenu encore plus évident lorsque les raffiens, dans les années 1980, se sont lancés dans des critiques assez exhaustives des modèles kaleckiens, notamment celui d'Amadeo (1986). Les travaux de Ciccone (1987) et Committeri (1986, 1987) ont permis de clarifier le nouveau point de vue raffien sur cette question. Ces auteurs, avec Auerbach et Skott (1988) puis Park (1995), ont aussi lancé le débat sur la question suivante : peut-on parler d'équilibre de long terme quand le taux d'utilisation d'équilibre diverge du taux d'utilisation jugé normal (le taux d'utilisation cible de long terme) ? Ce débat sera d'ailleurs à l'origine des critiques de Duménil et Lévy (1993b) à l'encontre de leurs collègues régulationnistes du Cepremap, les premiers reprochant aux seconds d'adopter des conditions keynésiennes (des taux d'utilisation divergeant du taux normal), valables à court terme, mais invalides pour l'étude du long terme. Le débat a incité certains participants à incorporer des mécanismes d'ajustement supplémentaires, ayant pour objectif de faire converger le taux d'utilisation réalisé vers le taux normal (Duménil et Lévy 1999). Les kaleckiens ont répliqué en faisant du taux d'utilisation normal une variable elle-même endogène, préservant ainsi l'endogénéité du taux d'utilisation réalisé, même en longue période, quand les deux taux deviennent égaux (Lavoie 1996, 2003), ce qui permettrait parfois de préserver les résultats kaleckiens au détriment des conclusions classiques.

Le rôle de la fonction d'investissement

Le modèle kaleckien a aussi permis aux économistes marxistes d'exprimer leurs propres préoccupations, en établissant la possibilité de plusieurs régimes de croissance, montrant ainsi que le régime correspondant au paradoxe des coûts pouvait n'être qu'un régime de croissance parmi d'autres. Dans ce cadre, c'est l'article de Bhaduri et Marglin (1990), un kaleckien de gauche et un marxiste respectivement, qui a eu une grande influence. Ceux-ci ont modifié la fonction d'investissement utilisée par les kaleckiens, en faisant valoir que le taux de

profit réalisé était en fait le produit de trois facteurs, notamment le taux d'utilisation réalisé et la part des profits dans l'économie, laquelle, dans un monde simplifié, est l'équivalent d'un taux de marge. À partir de là, Bhaduri et Marglin (1990) montrent que si un salaire réel plus élevé (donc des marges de profit plus faibles) pouvait avoir un impact favorable sur la consommation, il pourrait aussi avoir un impact défavorable encore plus grand sur l'investissement. Partant de cette observation, ils établissent l'existence de trois différents régimes de croissance, qu'on peut rapprocher des régimes de croissance établis par les régulationnistes (Bowles et Boyer 1988), notamment des régimes où les hausses salariales freinent l'économie, comme le craignent certains marxistes.

Un modèle kaleckien similaire a été formalisé simultanément par Heinz Kurz (1991), un raffien. Tout comme Bhaduri et Marglin, Kurz modifie légèrement le modèle de croissance kaleckien, en y adjoignant une fonction d'investissement qui dépend du taux d'utilisation de la capacité et du taux de profit normal, c'est-à-dire le taux de profit qui serait réalisé si les capacités étaient utilisées à leur degré d'utilisation normal. Kurz, qui ajoute quelques complications au modèle, en y introduisant le travail indirect et des considérations relatives à la productivité, retrouve lui aussi une multitude de régimes de croissance, qui peuvent, eux aussi, être comparés aux divers régimes de croissance des régulationnistes, basés sur le partage des gains de productivité. Le modèle de Kurz a été repris par un Niçois, Olivier Bruno (1999), qui a superposé une dynamique des prix à la dynamique des quantités déjà présente, en postulant que les variations des marges de profit réagissent aux déséquilibres entre offre et demande. Bruno obtient ainsi des équilibres qui dépendent du sentier emprunté, autrement dit un modèle d'hystérésis avec équilibres multiples, où l'équilibre effectivement atteint dépend des paramètres de comportement lors de la transition. D'autres modèles de croissance kaleckiens avec hystérésis et de « dépendance de sentier » ont également été formalisés, par d'autres moyens, par Lavoie (1996) et Dutt (1997)¹¹.

¹⁰ Je dois reconnaître cependant que les écrits de certains raffiens semblent parfois des plus contradictoires, voulant préserver la pertinence des prix de production coûte que coûte, et semblant vouloir faire de l'équilibre de longue période quelque chose d'immuable.

¹¹ Il est intéressant de noter que Duménil et Lévy (1990b, p. 241) proposent aussi un modèle subissant la « dépendance du sentier ». Les équilibres auxquels parvient le modèle peuvent dépendre des valeurs prises par les paramètres de comportement lors des ajustements.

Activité économique et conflits de classe

D'autres idées-cles marxistes ont également été formalisées dans le cadre du modèle de croissance kaleckien. Les marxistes, du moins les marxistes américains, affirment souvent que la baisse du chômage ou la hausse des taux d'utilisation de la capacité mènent à une hausse du pouvoir de négociation des salariés. Ceci peut se formaliser à travers l'équation de prix du modèle kaleckien, en faisant de la marge de profit, ou de la part des profits, une variable endogène, non linéaire par rapport au taux d'utilisation de la capacité, telle que la relation entre la part des profits et le taux d'utilisation de la capacité devient éventuellement négative, obtenant ainsi une courbe d'offre en forme de cloche, comme l'a présentée David Gordon (1994, 1997) et comme on la trouve aussi dans les travaux des régulationnistes Bowles et Boyer (1988), à partir d'une analyse fondée sur les salaires d'efficience. Encore une fois, ces modifications donnent lieu à une multiplicité de cas, et ils compliquent l'analyse de la stabilité.

Plus récemment le marxiste Stockhammer (2004) a construit un modèle de croissance kaleckien où, suivant en cela l'hypothèse proposée par Gordon, un taux de chômage plus élevé mène à une part des profits des entreprises plus élevée, et où le taux d'accumulation est proportionnel à cette part des profits. Avec un taux de croissance de la main-d'œuvre exogène (le taux de croissance « naturel »), ceci lui permet de traiter de l'existence d'un taux de chômage d'équilibre, d'établir la présence de plusieurs régimes différents, et de démontrer que le taux de chômage réalisé dépend en tout temps de la demande effective, malgré la présence d'un taux de croissance naturel¹².

L'analyse des relations de pouvoir entre travailleurs et capitalistes introduit dans ces modèles de croissance la question de l'inflation. Les kaleckiens, mais aussi les post-keynésiens américains, favorisent habituellement la notion d'inflation conflictuelle, construite autour de luttes pour la répartition du revenu. Ceci peut être facilement intégré au modèle de croissance kaleckien [(Taylor (1990) ; Cassetti (2002) ; Lavoie (2003)], et bien sûr le pouvoir de négociation des différents acteurs peut lui-même évoluer en fonction de variables reliées à la demande, comme le taux d'utilisation de la capacité. Certaines présen-

tations, comme celle de Duménil et Lévy (1999), se prêtent facilement à une comparaison avec les modèles des nouveaux keynésiens, ceux du *nouveau consensus* (la *nouvelle synthèse néoclassique*), surtout si l'on superpose à ces modèles du nouveau consensus monétaire une théorie de la croissance endogène (Lavoie et Kriesler 2005).

Les derniers développements du capitalisme moderne ont fait ressortir un autre type de conflit, celui entre les actionnaires et les autres participants au bon fonctionnement de l'entreprise. Le capitalisme moderne est marqué par l'importance accordée aux marchés boursiers, la forte proportion des revenus des entreprises distribuée sous forme de dividendes aux ménages, et les modifications des propensions à consommer causées par les fluctuations à la hausse des cours boursiers. Cordonnier (2003) utilise essentiellement le modèle statique kaleckien pour représenter ces changements et leurs conséquences, mais naturellement, encore une fois, on pourrait aisément les analyser dans le cadre du modèle de croissance kaleckien, en modifiant et en complexifiant la fonction d'épargne du modèle (puisque elle dépend des différentes composantes du revenu), pour tenir compte notamment de la classe des rentiers et des paiements en intérêt. On retrouve différents essais en ce sens par des auteurs comme Epstein (1994) ou Hein et Ochsén (2003)¹³.

IV. – L'INTÉGRATION DU RÉEL ET DU MONÉTAIRE

Cette introduction des facteurs financiers permet d'enchaîner sur ce qui, à mon avis, est le changement le plus substantiel dans l'évolution des différents courants hétérodoxes en macroéconomie au cours des dix dernières années, à savoir les efforts déployés par les différents courants pour aborder la question de l'intégration du réel et du monétaire. La question tarabuste de nombreux collègues depuis bien des lustres, à tel point que l'expression « intégration de la monnaie »

¹² Un texte récent d'Amiava Dutt (2005) montre les divers mécanismes qui pourraient mener à la convergence entre taux de croissance naturel et taux de croissance fixé par la demande, les deux taux pouvant être endogènes.

¹³ Il y a aussi l'intéressante question du *cadriste* et de ses relations avec le capitalisme financier, abordée notamment par Duménil et Lévy (2003, ch. 7), mais aussi par le post-keynésien Tom Palley dans un document de travail récent. La question des changements dans les salaires relatifs entre cadres et employés ordinaires peut facilement être incorporée dans un modèle de croissance kaleckien, et ses effets sur la demande effective, *via* les taux d'accumulation et les taux de croissance, peuvent être pris en compte. C'est ce qui est fait dans Lavoie (1996b), même si le texte ne se réfère pas explicitement au cadriste.

semble presque relever du slogan vide de contenu. Mais il me semble que si les écoles hétérodoxes ont quelque chose en commun aujourd'hui, on le retrouve dans les multiples tentatives pour aborder les questions de croissance et de chômage à l'intérieur de théories et de formalisations qui font une large place aux phénomènes monétaires et financiers. Évidemment on pourrait dire que c'est la financiarisation du système capitaliste contemporain qui a provoqué ce qui apparaît comme une convergence entre écoles hétérodoxes, et il y a du vrai là-dedans, mais je crois aussi que les différents courants de pensée hétérodoxes en sont aussi venus à la conclusion qu'il fallait traiter à la fois des problèmes réels et financiers, car ceux-ci étaient inextricablement reliés, et aussi pour des raisons de cohérence théorique.

Dans le passé, outre peut-être quelques exceptions, les hétérodoxes se spécialisaient dans l'étude des questions réelles ou dans celles des questions monétaires, et même ceux qui s'intéressaient aux deux aspects avaient du mal à formaliser des liens étroits entre les deux, mes propres travaux étant une bonne illustration de cette impuissance. Comme je l'ai souligné ci-dessus, les modèles kaleckiens de croissance ont commencé à intégrer le réel et le financier dans les années 1990. Il est assez symptomatique, je crois, que divers économistes retrouvent chez des auteurs plus anciens des éléments d'économie monétaire qui étaient restés à l'arrière-plan. Ainsi, on découvre maintenant que *L'Accumulation du capital* de Joan Robinson (1972), pourtant reconnu jusqu'alors comme un austère traité portant sur la croissance et le choix des techniques, consacre de nombreux chapitres à une analyse originale de la théorie monétaire. De même, Alfred Eichner (1987), associé aux études sur l'entreprise et la fixation des prix, attire maintenant l'attention en raison notamment de son utilisation des tableaux d'opérations financières dans ses théories monétaires.

Les régulationnistes, comme Aglietta *et al.* (1995), Boyer (2000), Plihon (2002) et Passet et du Terre (2004), observent depuis longtemps les changements qui marquent le capitalisme moderne, et ont cherché à modéliser de façon explicite le rôle de certaines variables financières dans les modèles de croissance, en intégrant notamment les normes financières que se donnent les rentiers ou que voudraient atteindre les entreprises de production. Il en va de même des marxistes, toujours concernés par le financement de l'accumulation du capital, mais qui eux aussi tiennent maintenant à formaliser explicitement certaines variables financières, comme chez Shaikh (1989), ou comme Duménil et Lévy (2000), dont le livre est entièrement consacré à l'analyse de l'évolution du capitalisme financier. Chez ces auteurs, l'évo-

tion de la politique monétaire et l'évolution des taux d'intérêt jouent un rôle-clé pour expliquer les cycles économiques¹⁴.

Les idées de Hyman Minsky, qui décrit un capitalisme de Wall Street et l'importance des variables financières pour les prises de décision se rapportant aux variables réelles, ont eu énormément d'influence sur l'ensemble des écoles hétérodoxes, notamment sur les régulationnistes et les marxistes américains, et pas seulement sur les auteurs post-keynésiens. Même si on peut être en désaccord avec sa thèse de l'instabilité financière, il n'en reste pas moins qu'il a incité de nombreux auteurs hétérodoxes, et tout particulièrement les jeunes chercheurs, à prendre en considération les ratios financiers et l'endettement, et à les modéliser pour analyser l'évolution d'une économie ou d'un modèle macroéconomique. Tout ceci est aussi relié au renouveau d'intérêt pour les travaux de Joseph Steindl (1952), un kaleckien pour un temps oublié, qui lui aussi cherchait à intégrer variables financières et réelles.

Les préoccupations monétaires ont même affecté les straffiens, dont certains membres se sont lancés dans l'étude des théories monétaires, abordant, comme on l'a déjà dit, la relation entre le niveau des taux d'intérêt et celui de la détermination du taux de profit normal. De jeunes straffiens, comme Park (2002), consacrent des articles entiers à formaliser de façon adéquate l'introduction du secteur bancaire ou des conditions financières dans un modèle de croissance avec prix de production. En ce domaine, l'étude de Peter Skott (1989) a donné le ton à tout un programme de recherche intégrant le réel et le financier, en s'appuyant et en développant, pour ce faire, le modèle de Kaldor (1966), où celui-ci introduisait de façon remarquable les cours boursiers dans un modèle de croissance.

Le retour des tableaux d'opérations financières et la cohérence stock-flux

La tendance à vouloir intégrer le réel et le monétaire explique à mon avis l'intérêt renouvelé pour les travaux de Wynne Godley, travaux qui me sont très proches depuis maintenant quelques années. Le livre de

¹⁴ La convergence vers les préoccupations qu'on pourrait qualifier de post-keynésiennes est illustrée par le fait que Deprez et Delendina (1994), des post-keynésiens, critiquent autruchois Duménil et Lévy justement parce qu'ils trouvaient que ceux-ci ne prêtent pas suffisamment d'attention aux variables monétaires, un reproche qu'on ne pourrait plus leur faire aujourd'hui.

Godley et Cripps (1983) se voulait une réponse aux critiques monétaristes à l'égard des modèles keynésiens, qui intégraient insuffisamment le réel et le monétaire, à l'exception des travaux avortés de Tobin et de certains de ses collaborateurs. Ce livre, malgré ou peut-être à cause de son originalité, notamment en exigeant une cohérence entre les stocks et les flux et en prônant la construction de modèles basés sur des normes de ratios stocks-flux, n'a eu pratiquement aucun écho parmi les économistes hétérodoxes. Par contre ses travaux plus récents, comme Godley (1999), suscitent beaucoup d'intérêt, du moins auprès d'économistes comme Anwar Shaikh [Godley et Shaikh (2002)] ou Lance Taylor (2004)¹⁵.

Godley propose un cadre comptable cohérent qui permet d'intégrer le réel et le monétaire, ainsi que le prônait aussi J. Denizet (1969). C'est sa matrice des transactions, à laquelle on peut adjoindre une matrice des stocks. La contrainte budgétaire de chaque secteur prend en compte les flux de revenus et de dépenses, liés à des activités réelles, mais elle doit aussi prendre en compte l'évolution des actifs accumulés et des dettes contractées. Tout actif financier doit avoir sa contrepartie explicite. Cette méthode permet notamment d'expliquer et de traiter de l'évolution des cours boursiers. Le cadre comptable proposé par Godley permet de s'assurer que rien n'a été oublié, et que toute entrée est cohérente¹⁶. De plus, comme l'affirme Taylor (2004, p. 2), ce cadre comptable et les restrictions qu'imposent la cohérence stocks-flux « retirent plusieurs degrés de liberté aux configurations possibles des structures de paiement au niveau macroéconomique, rendant ainsi soluble la tâche de construire des théories permettant de "clôre" les relations comptables sous la forme de modèles complets ».

De fait, Anwar Shaikh considère que ce cadre comptable, que l'on peut modifier à volonté, pour simplifier ou pour intégrer des questions plus pressantes, pourrait constituer le support scientifique sur lequel s'entendraient tous les théoriciens hétérodoxes en macroéconomie, au même titre que le principe de maximisation sous contrainte dans le cadre de la théorie néoclassique. C'est aussi l'opinion d'autres économistes de la New School, puisque dans leur récente présentation syn-

thétique des modèles de croissance hétérodoxes, Foley et Taylor (2004) adoptent, sous une forme légèrement modifiée, la matrice des transactions proposée par Godley.

À ce cadre comptable, les modèles de Godley adjoignent des équations de comportement de type post-keynésien, ainsi que des équations linéarisées de portefeuille à la Tobin, avec ses différentes contraintes d'addition, ce qui lui permet d'intégrer le réel et le monétaire, en traitant autant du système bancaire et de la banque centrale que des problèmes d'inventaires des entreprises ou des émissions de bons du gouvernement. Le cadre offert par Godley et les équations de portefeuille qu'il utilise permettent vraiment de concevoir la monnaie à la fois comme flux, comme le voudraient les circuitistes, et comme stock, comme le préconisait Keynes. Son cadre comptable permet de garantir la cohérence entre stocks et flux (un objectif que se fixent aussi les auteurs néoclassiques) et de le faire à partir d'équations de comportement de type hétérodoxe.

L'extension de son modèle à la sphère de l'économie ouverte permet d'ailleurs de retrouver et de valider la cohérence de certaines thèses, jugées hétérodoxes, comme par exemple la thèse de la compensation, prônée par les économistes de la Banque de France dans les années 1970 [Berger (1972)] et par certains économistes à l'Université de Paris-1 (Paul Coulbois), selon laquelle il est possible de contrôler les taux d'intérêt dans une économie ouverte avec taux de change fixes, car les réserves créées par les surplus de balance de paiements seront automatiquement résorbées par le comportement normal des agents.

La méthode prônée par Godley est tout à fait flexible¹⁷. Ceux qui sont capables de procéder à des simulations pourront modéliser à souhait les problèmes d'endettement ou de capitaux propres, des banques ou des entreprises de production, ou encore les problèmes de spéculation boursière, en y ajoutant les équations adéquates de comportement des ménages ou des institutions financières. Dos Santos et Zezza (2004), par exemple, empruntent cette voie, en partant du modèle de base suggéré par Lavoie et Godley (2001-02), qui ne comprend que des ménages, un secteur bancaire simplifié et des entreprises finançant leurs investissements par l'émission d'actions ou endettement bancaire. Santos et Zezza y superposent un secteur gouvernemental, une

¹⁵ Certains économistes français, notamment Jacques Mazier et Edwin Le Héron, s'y intéressent aussi de près, tout comme un certain nombre de jeunes chercheurs, ainsi que j'ai pu le constater.

¹⁶ Je constate parfois, notamment comme rapporteur pour des revues, que ces relations comptables élémentaires ne sont pas toujours respectées.

¹⁷ Mais elle est aussi assez lourde. Il serait peut-être suffisant d'utiliser la matrice des stocks et des flux pour s'assurer que rien n'a été oublié, tout en s'appuyant sur des formes réduites, comme le fait Taylor (2004, pp. 272-8).

banque centrale et des équations relatives à la productivité et à l'inflation.

CONCLUSION

J'ai souligné au début de ce texte que ma présentation serait partielle. Par exemple je n'ai fait aucune mention des travaux sur le progrès technique qui tracent un lien étroit entre régulationnistes [Boyer et Peir (1988)] et post-keynésiens [McCombie et Thirlwall (1994)]. Je m'en excuse encore une fois. Pour répondre à la question posée au début du texte, oui je crois que les théories hétérodoxes ont de nombreuses choses en commun. Outre leur méthodologie et leur conception de la rationalité, les auteurs hétérodoxes partagent une théorie des prix qui offre de nombreuses similitudes. Ils disposent d'un outil extrêmement souple qui est le modèle de croissance kaleckien, fondé sur le principe de la demande effective, et à l'intérieur duquel un très grand nombre de questions macroéconomiques peuvent être traitées, y compris les questions de répartition du revenu, en y introduisant un vaste éventail de théories et d'hypothèses. Finalement, je crois qu'il existe, en ce moment, une extraordinaire convergence entre macroéconomistes hétérodoxes, ceux-ci s'essayant par divers moyens d'incorporer les questions financières et monétaires dans le cadre de modèles traitant de variables réelles. De plus une fenêtre s'est maintenant ouverte pour les théories hétérodoxes, car les procédures d'intervention des banques centrales, par la manipulation directe des taux d'intérêt, sont maintenant très voisines des théories prônées par les auteurs hétérodoxes depuis plus de quarante ans. Les hétérodoxes ont certainement les moyens et les modèles pour critiquer et modifier le modèle du *new consensus* développé par les nouveaux keynésiens et les chercheurs des banques centrales.

Malgré tous les désaccords qui persistent sur certaines questions très précises entre auteurs ou écoles hétérodoxes, je crois qu'il faut reconnaître les convergences que je viens d'évoquer, que j'attribue en grande partie à l'influence réciproque que les différents courants ont exercée les uns sur les autres au cours des deux dernières décennies. C'est ce que je trouve de fortement encourageant dans l'évolution actuelle des hétérodoxies. Malgré les forces centrifuges, liées à l'hyperm-spécialisation qui nous guette tous, les hétérodoxies ne sont pas totalement éclatées. Il existe des ponts entre les différentes écoles et aussi des chercheurs prêts à emprunter ces passerelles. De fait, mais

peut-être s'agit-il de *wistful thinking*, il me semble, pour ce qui est de l'école post-keynésienne vue dans son sens large, que les versions *constituées* (pour employer l'expression de Richard Arena (1992)), qui autrefois étaient dominantes, perdent du terrain au profit des versions *dissidentes*, moins figées et plus éclectiques.

Je voudrais conclure en citant Luigi Pasinetti (1990, p. 16), lequel s'émerveillait du bouillonnement d'idées qu'il avait connu parmi les économistes hétérodoxes de Cambridge, tout en regrettant qu'aucun d'entre eux n'ait jamais tenté de proposer une synthèse d'idées pourtant assonantes :

Le principal tort que l'on puisse peut-être leur faire serait précisément d'adopter à leur égard l'attitude, plus facile, de les suivre de trop près, individuellement, dans la singularité de leurs conceptions, dans l'idiosyncrasie de leurs comportements et dans l'émotivité de leurs réactions. Cela ne favoriserait pas le développement des idées séminales qu'ils nous ont laissées (...). Il me semble que c'est précisément de ce type de comportement qu'il faut se garder si l'on veut éviter la rigidité ou le blocage mental là où souplesse et largeur d'esprit sont indispensables (...).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AGUIERTA M. *et al.* [1995], « Actifs patrimoniaux, crédits et économie réelle », *Cahiers économiques et monétaires*, Banque de France.
- AMABLE B., BOYER R., LORDON F. [1995], « L'*ad hoc* en économie : la palette et la poutre », in A. d'Audune et J. Cartelier (éds.), *L'économie devient-elle une science dure ?*, p. 257-290 (Paris, Économica).
- AMADIO E.J. [1986], « The role of capacity utilization in long-period analysis », *Political Economy*, 2 (2), p. 147-185.
- ANDREFF W. [1996], « Hétérodoxie ou critique en économie ? », *Économies et Sociétés*, (9), p. 239-252.
- ANDREWS P.S.W. [1949], « A reconsideration of the theory of the individual business », *Oxford Economic Papers*, 1 (1), p. 54-89.
- ARENA R. [1992], « Une synthèse entre post-keynésiens et néo-ricardiens est-elle encore possible ? », *L'Actualité économique*, 68 (4), p. 587-606.
- AVERBACH P., SKOTT P. [1988], « Concentration, competition and distribution - a critique of monopoly capital », *International Review of Applied Economics*, 2 (1), January, p. 42-61.
- BERGER P. [1972], « Rapports entre l'évolution de la balance des paiements et l'évolution de la liquidité interne », in A. de Lattre et P. Berger (dir.), *Monnaie et balance de paiements*, p. 89-110 (Paris : Armand Colin).

- BHADURI A., MARGLIN S.A. [1990], « Unemployment and the real wage : the economic basis for contesting political ideologies », *Cambridge Journal of Economics*, 14 (4), December, p. 375-393.
- BLECKER R. [2002], « Distribution, demand and growth in neo-Kaleckian macro-models », in : M. Setterfield (Ed.), *The Economics of Demand-Led Growth : Challenging the Supply-side Vision of the Long-run*, p. 129-152 (Cheltenham, Edward Elgar).
- BOGGIO L. [1980], « Full cost and "Stafia prices" : equilibrium and stability in a system with fixed capital », *Moneta dei Paschi di Siena Economic Notes*, 9 (1), p. 3-33.
- BOGGIO L. [1986], « Stability of production prices in a model of general dependence », in W. Semmler (ed.), *Competition, Instability, and Nonlinear Cycles*, p. 83-114 (New York, Springer Verlag).
- BOGGIO L. [1992], « Production prices and dynamic stability : results and open questions », *Manchester School of Economic and Social Studies*, 60 (3), September, p. 264-294.
- BOWLES S., BOYER R. [1988], « Labor discipline and aggregate demand : a macroeconomic model », *American Economic Review*, 78 (2), p. 395-400.
- BOYER R. [2000], « Is a finance-led regime a viable alternative to Fordism ? », *Economy and Society*, 29 (1), p. 111-145.
- BOYER R., PETT P. [1988], « The cumulative growth model revisited », *Political Economy : Studies in the Surplus Approach*, 4 (1), p. 23-43.
- BRUNO O. [1999], « Long-run positions and short-run dynamics in a classical growth model », *Metroeconomica*, 50 (1), p. 119-137.
- CARVALHO F. [1984-85], « Alternative analyses of short and long run in Post Keynesian economics », *Journal of Post Keynesian Economics*, 7 (2), p. 214-214.
- CASSETTI M. [2002], « Conflict, inflation, distribution and terms of trade in the Kaleckian model », in : M. Setterfield (Ed.) *The Economics of Demand-Led Growth : Challenging the Supply-side Vision of the Long-run*, p. 189-211 (Cheltenham, Edward Elgar).
- CICCONI R. [1986], « Accumulation and capacity utilization : some critical considerations on Joan Robinson's theory of distribution », *Political Economy*, 2 (1), p. 17-36.
- CICCONI R. [1987], « Accumulation, capacity utilization and distribution : a reply », *Political Economy*, 3 (1), p. 97-111.
- COMMITTERI M. [1986], « Some comments on recent contributions on capital accumulation, income distribution and capacity utilization », *Political Economy : Studies in the Surplus Approach*, 2 (2), p. 161-186.
- COMMITTERI M. [1987], « Capital utilization, distribution and accumulation : a rejoinder to Amadeo », *Political Economy : Studies in the Surplus Approach*, 3 (1), p. 91-95.
- CORDONNIER L. [2003], « Le profit sans l'accumulation : la recette du capitalisme gouverné par la finance », Séminaire MATISSE Hétérodoxies, mai 2003.
- LES THÉORIES HÉTÉRODOXES : QUELQUE CHOSE EN COMMUN ? 1119
- COUTTS K., GODLEY W., NORDHAUS W. [1978], « *Industrial Pricing in the United Kingdom* » (Cambridge, CUP).
- DAVIDSON P. [1972], « *Money and the Real World* » (London, Macmillan).
- DAVIDSON P. [2003-2004], « Setting the record straight on A history of Post Keynesian Economics », *Journal of Post Keynesian Economics*, 26 (2), p. 245-272.
- DEI MONTE A. [1975], « Grado di monopolio e sviluppo economico », *Rivista Internazionale di Scienze Sociali*, 83 (3), 261-283.
- DENIZET J. [1969], « *Monnaie et financement : essai de théorie dans un cadre de comptabilité nationale* », (Paris, Dunod).
- DEPEREZ J., DALENDINA P.D. [1994], « The monetary determinants of (In)stability : Some contrasts of Duménil/Lévy and the Post Keynesians », *Review of Radical Political Economics*, 26 (3), September, p. 66-75.
- DOS SANTOS C.H., ZEZZA G. [2004], « A post-Keynesian stock-flow consistent growth model : preliminary results », Levy Economics Institute of Bard College, working paper n° 402, février.
- DOWNWARD P., LEE F. [2001], « Post Keynesian pricing theory reconfirmed ? A critical review of Asking about Prices », *Journal of Post Keynesian Economics*, 23 (3), 465-483.
- DUMÉNIL G., LÉVY D. [1990a], « Convergence to long-period positions : an addendum », *Political Economy : Studies in the Surplus Approach*, 6 (1-2), p. 265-278.
- DUMÉNIL G., LÉVY D. [1990b], « La concurrence classique à la croisée des chemins », in J. Garterler (dir.), *La formation des grands courants économiques*, p. 209-262 (Paris : Presses Universitaires de France).
- DUMÉNIL G., LÉVY D. [1993], « *The Economics of the Profit Rate* », (Aldershot, Edward Elgar).
- DUMÉNIL G., LÉVY D. [1993b], « Les régulationnistes pouvaient-ils apprendre davantage des classiques ? », *Economies et Sociétés*, juin, série R, 117-155.
- DUMÉNIL G., LÉVY D. [1995], « Vrais et faux dilemmes », *Recherches économiques de Louvain*, 61 (3), p. 359-394.
- DUMÉNIL G., LÉVY D. [1996], « *La dynamique du capital* », (Paris, Presses Universitaires de France).
- DUMÉNIL G., LÉVY D. [1999], « Being Keynesian in the short term and classical in the long term : The traverse to classical long-term equilibrium », *The Manchester School*, 67 (6), December, p. 684-716.
- DUMÉNIL G., LÉVY D. [2000], « *Crise et sortie de crise : Ordre et désordres néolibéraux* », (Paris, Presses Universitaires de France).
- DUMÉNIL G., LÉVY D. [2003], « *Économie marxiste du capitalisme* », (Paris, La Découverte).
- DUTT A.K. [1990], *Growth, Distribution and Uneven Development* (Cambridge, Cambridge University Press).
- DUTT A.K. [1997], « Equilibrium, path dependence and hysteresis in Post-Keynesian models », in P. Arestis, G. Palma and M. Sawyer (Eds.)

- Markets, Unemployment and Economic Policy : Essays in Honour of Geoff Harcourt*, Vol. 2, p. 238-253 (London, Routledge).
- DURR A.K. [2005], « Aggregate demand, aggregate supply and economic growth », texte présenté à la conférence de la Eastern Economic Association, New York, mars 2005.
- EATWELL J., MILGATE M. (eds.) [1983], « *Keynes's Economics and the Theory of Value and Distribution* », (Oxford, Oxford University Press).
- EICHNER A.S. [1987], « *The Macrodynamics of Advanced Market Economies* », (Amnonk, M.E. Sharpe).
- ERSTEIN G. [1994], « A political economy model of comparative central banking », in G. Dymnski and R. Pollin (eds.), *New Perspectives in Monetary Macroeconomics : Explorations in the Tradition of Hyman P. Minsky*, p. 231-277 (Ann Arbor, University of Michigan Press).
- FOLEY D., TAYLOR L. [2004], « A heterodox growth and distribution model », paper presented at the Growth and Distribution conference in Pisa, June 2004.
- GAREGNANI P. [1978], « Notes on consumption, investment and effective demand : II », *Cambridge Journal of Economics*, 3 (1), 63-82.
- GAREGNANI P. [1985], « L'orthodoxie et sa critique : deux voix pour la demande effective », *Cahiers d'économie politique*, 10-11, p. 21-31.
- GAREGNANI P. [1992], « Some Notes for an Analysis of Accumulation », in J. Halevi, D. Laibman & E. Nell (eds.), *Beyond the Steady State : A Revival of Growth Theory* (London, Macmillan), p. 47-71.
- GAREGNANI P., PALUMBO A. [1999], « Accumulation of capital », in H.D. Kurz et N. Salvadori (eds.), *The Elgar Companion to Classical Economics*, vol 1, p. 10-18 (Cheltenham, Edward Elgar).
- GODLEY W. [1999], « Money and credit in a Keynesian model of income determination », *Cambridge Journal of Economics*, 23 (2), April, p. 393-411.
- GODLEY W., Cripps F. [1983], « *Macroeconomics* », (Londres, Fontana Books).
- GODLEY W., SHAIKH A. [2002], « An important inconsistency at the heart of the standard macroeconomic model », *Journal of Post Keynesian Economics*, 24 (3), p. 423-441.
- GORDON D.M. [1994], « Putting heterodox macro to the test : comparing Post-Keynesian, Marxian, and Social Structuralist macroeconomic models of the post-war US economy », in M.A. Click (Ed.) *Competition, Technology and Money : Classical and Post-Keynesian Perspectives*, p. 143-185 (Aldershot, Edward Elgar).
- GORDON D.M. [1997], « Must we save our way out of stagnation ? The investment-savings relationship revisited », in R. Pollin (Ed.) *The Macroeconomics of Saving, Finance and Investment*, p. 95-160 (Ann Harbor : Michigan University Press).
- GOWDY J.M., MAYUMI K. [2001], « Reformulating the foundations of consumer choice theory and environmental valuation », *Ecological Economics*, 39 (2), p. 223-237.
- LES THÉORIES HÉTÉRODOXES : QUELQUE CHOSE EN COMMUN ? 1121
- HAMOUDA O.F., HARCOURT G.C. [1988], « Post Keynesianism : from criticism to coherence ? », *Bulletin of Economic Research*, 40 (1), p. 1-33.
- HEIN E., OCHSEN C. [2003], « Regimes of interest rates, income shares, savings and investment : a Kaleckian model and empirical estimations for some advanced EOCED economies », *Metroeconomica*, 54 (4), p. 404-433.
- KALDOR N. [1966], « Marginal productivity and the macro-economic theories of distribution », *Review of Economic Studies*, 33, Octobre, p. 309-319.
- KING J.E. [2002], *A History of Post Keynesian Economics Since 1936*, (Cheltenham, Edward Elgar).
- KURZ H.D. [1991], « Technical Change, Growth and Distribution : A Steady State Approach to Unsteady Growth on Kaldorian Lines », in : E.J. Nell & W. Semmler (Eds.), *Nicholas Kaldor and Mainstream Economics*, p. 421-448 (London, Macmillan).
- KURZ H.D. [1994], « Accumulation et demande effective : quelques notes », *Cahiers d'économie politique*, 22, p. 59-82.
- LANZILLOTTI R.F. [1958], « Pricing objectives in large companies », *American Economic Review*, 48 (5), December, p. 921-940.
- LAVOIE M. [1987], « *Macroeconomie : théorie et controverses post-keynéstiennes* », (Paris, Dunod).
- LAVOIE M. [1992], « *Foundations of Post-Keynesian Economic Analysis* », (Aldershot, Edward Elgar).
- LAVOIE M. [1992b], « Éléments d'analyse d'une synthèse post-classique », *L'Actualité économique*, 68 (4), p. 607-631.
- LAVOIE M. [1996], « Traverse, hysteresis, and normal rates of capacity utilization in Kaleckian models of growth and distribution », *Review of Radical Political Economics*, 28 (4), December, p. 113-147.
- LAVOIE M. [1996b], « Unproductive outlays and capital accumulation with target-return pricing », *Review of Social Economy*, 54 (3), p. 303-321.
- LAVOIE M. [2003], « Kaleckian effective demand and Sraffian normal prices : towards a reconciliation », *Review of Political Economy*, 15 (1), p. 53-74.
- LAVOIE M. [2004], *L'économie post-keynésienne*, (Paris : La Découverte).
- LAVOIE M., GODLEY W. [2001-02], « Kaleckian models of growth in a coherent stock-flow monetary framework : a Kaldorian view », *Journal of Post Keynesian Economics*, 24 (2), p. 277-312.
- LAVOIE M., KRIESLER P. [2005], « Capacity Utilization, Inflation and Monetary Policy : Marxian models and the New Keynesian Consensus », *document de travail*, Université d'Ottawa.
- LAWSON T. [1997], *Economics and Reality*, (London, Routledge).
- LEE F. [1998], « *Post Keynesian Price Theory* », (Cambridge : CUP).
- MÄKI U. [1993], « On the problem of realism in economics », *Ricerche Economiche*, 1-2, p. 176-198.
- MARQUIN S.A. [1984], « Growth, distribution, and inflation : a centennial synthesis », *Cambridge Journal of Economics*, 8 (2), June, p. 115-144.
- MCCONNIE J.S.L., THIRUWALL A. [1994], « *Economic Growth and the Balance-of-Payments Constraint* », (New York : St. Martin's Press).

- PALLUMBO A., TREZZINI A. [2003], « Growth without normal utilization », *Euro-pean Journal of the History of Economic Thought*, 10 (1), 109-135.
- PANICO C. [1985], « Market forces and the relation between the rates of interest and profits », *Contributions to Political Economy*, 4, p. 37-60.
- PARK M.-S. [1995], « A note on the "Kalecki-Steindl" steady-state approach to growth and income distribution », *The Manchester School*, 58 (3), p. 297-310.
- PARK M.-S. [2002], « Growth and income distribution in a credit-money economy : introducing a banking sector into the linear production model », *Cambridge Journal of Economics*, 26 (5), p. 585-612.
- PASINETTI L.L. [1981], « *Structural Change and Economic Growth* », Cambridge, CUP.
- PASINETTI L.L. [1990], « À la mémoire de Piero Sraffa, économiste italien à Cambridge », in R. Arena (dir.), *Sraffa trente ans après*, p. 3-18, (Paris, Presses Universitaires de France).
- PASSER O., DU TERRRE R. [2004], « La rentabilité de l'entreprise de l'euphorie boursière à la crise financière », *Séminaire MATTISSE Hétérodoxies*, janvier 2004.
- PIVETTI M. [1985], « On the monetary explanation of distribution », *Political Economy*, 1 (2), p. 73-103.
- PLIHON D. [2002], « *Rentabilité et risque dans le nouveau régime de croissance* », (Paris, La Documentation française).
- ROBINSON J. [1952], « *The Rate of Interest and Other Essays* », (London, Macmillan).
- ROBINSON J. [1972], « *L'Accumulation du capital* », (Paris, Dunod).
- RONCAGLIA A. [1995], « On the compatibility between Keynes's and Sraffa's viewpoints on output levels », in G. Harcourt, A. Roncaglia et R. Rowley (eds.), p. 111-125, (New York, St. Martin's Press).
- ROWTHORN B. [1981], « Demand, real wages and economic growth », *Thames Papers in Political Economy*, Autumn, 1-39. Repris in *Studi Economici*, (18), 1982, 3-54, et aussi in M.C. Sawyer (ed.), *Post-Keynesian Economics* (Aldershot, Edward Elgar).
- SETTERFIELD M. [2003], « What is analytical political economy ? », *International Journal of Political Economy*, 33 (2), 4-16.
- SHAIKH A. [1989], « Accumulation, finance and effective demand in Marx, Keynes and Kalecki », in W. Semmler (Ed.) *Financial Dynamics and Business Cycles : New Perspectives*, p. 65-86 (Armonk, M.E. Sharpe).
- SKOTT P. [1989], « *Conflict and Effective Demand in Economic Growth* », (Cambridge, Cambridge University Press).
- SPAVENTA L. [1970], « Rate of profit, rate of growth, and capital intensity in a simple production model », *Oxford Economic Papers*, July, p. 129-147.
- STEINDL J. [1952], « *Maturity and Stagnation in American Capitalism* » (Oxford, Blackwell).
- STOCKHAMMER E. [2004], « *The Rise of Unemployment in Europe : A Keynesian Approach* », (Cheltenham, Edward Elgar).
- TAYLOR L. [1990], « Real and money wages in, output and inflation in the semi-industrialized world », *Economica*, 57, August, p. 329-353.
- TAYLOR L. [2004], *Reconstructing Macroeconomics : Structuralist Proposals and Critiques of the Mainstream*, (Cambridge, Harvard University Press).
- VIANELLO F. [1985], « The pace of accumulation », *Political Economy*, 1 (1), 69-87.
- WOOD A. [1975], « *A Theory of Profits* », (Cambridge, CUP).
- YOU J.-I. [1994], « Macroeconomic structure, endogenous technical change and growth », *Cambridge Journal of Economics*, 18 (2), p. 213-233.